

**Musica** / Un ciné-concert à la Cité de la musique

# Un burlesque d'opéra

Le compositeur britannique Benedict Mason donne le bras à Charlie Chaplin, composant sur trois de ses comédies muettes une bande originale opératique d'égal burlesque. Par l'Ensemble Modern.

■ La bobine pourrait tourner en boucle, on ne s'en lasse-rait pas. C'est un cinéma qui ne cesse de renouveler l'étonnement, lanterne idéalement magique, que le festival Musica a projeté, jeudi à Strasbourg, avec le ciné-concert de l'Ensemble Modern, *Chaplinoperas*, créé en 1988 par Benedict Mason par et pour la formation allemande, dirigée ici par le chef français Franck Ollu.

On ne l'avait pas oublié, mais Charlie Chaplin, dont on voyait ici trois des comédies muettes et en noir et blanc de la décennie 1910, *Easy street* (1916), *The Immigrant* (1917) et *The Adventurer* (1917), traverse le temps de son incroyable génie burlesque, extraordinaire de virtuosité, qui n'eut guère d'égal ; corps élastique, dansant et chancelant, sans cesse promis à la chute au gré d'une foire aux gags hilarants, avec mimiques surjouées, il crève l'écran de cette présence indélébile, au miracle toujours préservé, l'éternité d'une étoile, un siècle plus tard.

## Une composition pleine d'idées et d'inventivité

Un tel cinéma, d'une grande force visuelle et expressive, ne s'accompagne pas si facilement ; le choix de Benedict Mason de s'exposer à Chaplin imposait évidemment une composition pleine d'idées, au moins aussi débordante d'inventivité que l'image ; le Britannique n'en manque pas, qui arrange un vaste « *matériau sonore* », comme il dit, préférant ce terme plein d'épaisseur à celui de musique.

Ce matériau est riche, qui arrange avec la musique des



L'Ensemble Modern, accompagnant la projection d'*Easy Street*. (Photo DNA – Laurent Réa)

éléments aussi disparates que des mots, des onomatopées, des poèmes, des citations, des bruitages, etc., qui viennent renchérir la partie strictement musicale à l'œuvre. Ce collage fourni, joyeusement anarchique (déconstruit ?), vient concrétiser, dans l'esprit du compositeur, ce qu'il nomme « *l'espace caché* », et s'entend comme ce que « *la caméra ne donne pas à voir* ». Soit une partition qui agit comme un révélateur photographique, rendant visible le sensible et l'intelligible qui jouxte l'image.

Au silence du film muet, Benedict Mason donne en contrepoint une œuvre opératique, non narrative, qui

ne cherche pas absolument à faire parler les images, mais certainement à en basculer la perception. Entre le son et le film, c'est un juste équilibre que recherche et trouve le Britannique, sans se prendre trop au sérieux.

Avec une partition tantôt autonome, distante de l'action à l'image, tantôt concordante avec elle, Mason réussit ce pari de la juste distance à la pellicule, qui à la fois perturbe la comédie chaplinesque et vient emphaser son comique irrésistible, par ses propres effets drolatiques. On s'amuse follement, à l'écran autant que sur le plateau de l'orchestre, où ça chante, ça crie, ça siffle, ça cause – y compris par le truchement d'un por-

te-voix. Joyce, Brecht ou Eisler se disent.

Sur scène, sous l'écran, l'Ensemble Modern sans répit s'active, mettant son tempo dans le temps accéléré de Chaplin, jouant une musique pleine de fureur et d'humour, qui court au même rythme, infernale cadence. L'orchestre est précis, dans ses rendez-vous avec les scènes filmiques, qui imposent d'être exacts, sous peine de glisser leur effet.

La mezzo-soprano norvégienne Tora Augestad et la basse suisse Michael Leimbundgut portent avec allant ce jeu drôle, voix vivantes d'un burlesque opératique euphorique, à la forme libre et turbulente.

Nathalie Chifflet